

PRÉFACE

par

Daniel Salvatore Schiffer

Exégèse

Brève dissertation sur « Le meilleur des mondes possibles » : de Leibniz à Aldous Huxley, en passant par Voltaire et George Orwell.

Gottfried Wilhelm Leibniz et ses *Essais de Théodicée*

Ce n'est à l'évidence pas le moindre des paradoxes pour l'un des esprits les plus brillants de son temps, génie universel au même titre qu'un Léonard de Vinci ou un Johann Wolfgang von Goethe : Gottfried Wilhelm Leibniz (1646-1716), philosophe, mathématicien, philologue, juriste, bibliothécaire et, plus généralement, savant aussi rigoureux qu'érudit, l'un des trois inventeurs (avec Blaise Pascal et Isaac Newton) du calcul infinitésimal (différentiel et intégral) et l'un des quatre grands concepteurs du calcul des probabilités (avec René Descartes, Christian Huygens et Pierre de Fermat), ne pouvait certes savoir, en cette époque (le « *Frühauflklärung* » en allemand) précédant immédiatement l'illustre Siècle des Lumières (d'Émmanuel Kant aux Encyclopédistes en

les personnes de Diderot et d'Alembert, en passant par Christian Wolff et Pierre-Louis Moreau de Maupertuis), à quel point son célèbre mot, « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles », formule (« *Die beste aller möglichen Welten* ») énoncée dans ses *Essais de Théodicée*, publiés en 1710 (chez Isaac Troyel, à Amsterdam), aurait connu, jusqu'à aujourd'hui encore, une invraisemblable fortune et extraordinaire postérité en matière de pensée philosophique. Et ce, sur différents plans quant à la réflexion inhérente à plusieurs aspects des principales sciences humaines : métaphysique, éthique, sociologie, politique, psychologie, anthropologie, histoire et, bien sûr, théologie.

Certes ces *Essais de Théodicée* de Leibniz étaient-ils alors centrés, de manière quasi exclusive, sur la problématique du « mal » : son irréductible existence, tant chez l'homme que dans la nature ou l'animal, au sein d'un monde créé par Dieu, être, selon les qualités qu'on lui attribue théoriquement depuis la naissance du monothéisme, unique et suprême, supposé parfait et réputé omniscient, souverainement tout-puissant et infiniment bon. À cette problématique s'y ajoutait en outre, pour complexifier davantage encore cette épineuse question d'ordre théologico-philosophique, une autre préoccupation, non moins essentielle au niveau moral : celle du « libre arbitre », chez l'être humain, face au « déterminisme divin ».

Le sous-titre, particulièrement explicite, de cet ouvrage, *Essais de Théodicée*, ne laisse planer par ailleurs aucun doute tant sur son contenu que dans son intention : « *Sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine*

du mal »¹. Triple et contradictoire question, éminemment difficile, sinon apparemment impossible, à résoudre pour l'intelligence logique (c'est là ce que pensait notamment, au xx^e siècle, Bertrand Russell lui-même², mémorable coauteur, avec Alfred North Whitehead des *Principia Mathematica*), ou, en termes plus clairs encore, la Raison : la « raison raisonnante » comme le spécifient, à travers diverses citations, les tenants du rationalisme moderne, au premier rang desquels émergent, dans l'histoire de la philosophie, Descartes (voir son *Discours de la Méthode* et surtout la troisième de ses *Méditations Métaphysiques*, portant, dans la foulée de la scolastique médiévale, de saint Augustin dans sa *Cité de Dieu* à saint Thomas d'Aquin dans sa *Somme Théologique*, en passant par saint Anselme dans son *Proslogion*, sur l'« argument ontologique »³) et Spinoza (voir sa magistrale *Éthique* et, de manière plus ponctuelle dans ce cas, la première de ses cinq parties, intitulée « *De Deo* », époustouflante démonstration, *more geometrico*, de l'existence de Dieu, fût-il ici seulement immanent, au contraire de

1 Gottfried Wilhelm Leibniz, *Essais de Théodicée – Sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal*, Garnier-Flammarion, Paris, 1969 (chronologie et introduction par Jacques Brunschwig).

2 Cf. Bertrand Russell, *A Critical Exposition of the Philosophy of Leibniz*, George Allen & Unwin, London, 1900.

N.B. : On se souviendra toutefois ici que Kurt Gödel en personne, autre prestigieux représentant, au xx^e siècle, de la logique mathématique et artisan des deux fameux « théorèmes de l'incomplétude », reprendra à son compte, contre l'analyse critique de Bertrand Russell, l'argument ontologique, concernant la preuve de l'existence de Dieu, de Leibniz lui-même, qui fut par ailleurs influencé là par saint Anselme (Anselme de Cantorbéry), à partir d'une démonstration purement formelle de logique modale !

3 Cf. notamment, à ce sujet, l'ouvrage remarquable, considéré comme un classique en la matière, d'Yvon Belaval, *Leibniz critique de Descartes*, Gallimard, coll. « Tel », Paris, 1960.

ce que pensait justement Leibniz, pour qui Dieu était transcendant) !

Ainsi donc, à ce propos, Jacques Brunschwig, se basant là à bon escient sur l'argument kantien dans sa *Critique de la raison pratique* (préparée par sa *Critique de la raison pure*), résume-t-il, dans son excellente introduction à ces mêmes *Essais de Théodicée*, le nœud gordien, focal, de cette thèse leibnizienne, aussi fameuse qu'audacieuse, réceptacle, par sa veine polémique, d'innombrables disputes philosophiques depuis lors : « 'Dieu n'est pas responsable' : malgré ce cri de Platon, la cause n'est jamais définitivement entendue. Tout se passe comme si, entre Dieu et l'homme, le mal avait pourri les relations ; il faut que l'innocence de l'un soit la culpabilité de l'autre. Oscillant entre la tentation de s'excuser en accusant Dieu et celle d'excuser Dieu en s'accusant lui-même, l'homme ne parvient jamais à décharger sa raison d'une inéluctable audace : car il ne lui en faut pas moins pour acquitter Dieu devant son propre tribunal que pour simplement l'y citer à comparaître. Coupable, s'il est coupable ; et coupable encore s'il est innocent.⁴ » Brunschwig, non moins avisé, poursuit son explication, conférant là, par la même occasion, la définitive et claire clé interprétative du titre même de cet ouvrage aussi monumental que fondamental : « À cette tâche prométhéenne à rebours, d'innocenter Dieu, Leibniz est le premier qui donne le nom de *Théodicée*. Ce néologisme, qui apparaît sous sa plume dès 1696, est formé de deux mots grecs, dont l'un signifie *Dieu* et l'autre

⁴ Jacques Brunschwig, introduction aux « *Essais de Théodicée* » de G. W. Leibniz, *op. cit.*, p. 9-10.

juste.⁵ » D'où, à lire ces lignes on ne peut plus synthétiques mais limpides, cette conclusion : Dieu, s'il est vrai qu'il est authentiquement *bon*, s'avère, davantage encore, parfaitement *juste* – un Dieu, donc, plus *juste*, encore, que *bon* : ce que l'intelligence humaine ne peut, hélas, entendre à la seule aune de ses intrinsèques limites intellectuelles ou, pour mieux le dire encore, de son ontologique finitude ! C'est là ce que Leibniz, par ailleurs, avait, d'une certaine manière, déjà anticipé, *mutatis mutandis*, dans un autre de ses opus : ses *Nouveaux Essais sur l'entendement humains*⁶, qu'il rédigea en 1704 mais qui ne fut publié qu'en 1765, et où il réfuta méthodiquement, point par point, chapitre par chapitre, les quasi éponymes et précédents *Essais sur l'entendement humain*, parus en 1689, de John Locke, l'un des principaux représentants, avec son disciple David Hume (celui-là même qui « réveilla » Kant, à lire la préface de la *Critique de la raison pure*, de son « sommeil dogmatique » pour le faire évoluer de l'idéalisme absolu à l'idéalisme transcendantal), de l'empirisme anglo-saxon, son sensualisme tout autant que son pragmatisme. Du reste, ces *Essais de Théodicée* se voulaient également eux-mêmes de la part de Leibniz, suivant en cela un même type de dialectique philosophique, une réponse tout aussi méticuleuse, objective et rationnelle, sous la forme d'un dialogue imaginaire, au fameux article « *Rorarius* », dédié au système de l'harmonie préétablie au sein de l'univers,

⁵ *Ibid.*, p. 10.

⁶ Gottfried Wilhelm Leibniz, *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*, Garnier-Flammarion, Paris, 1966 (chronologie et introduction par Jacques Brunschwig).

N.B. : On complétera cet ouvrage par, du même G. W. Leibniz, les *Opuscules philosophiques choisis*, Vrin, Paris, 1978 (traduits du latin par Paul Schrecker).

du *Dictionnaire historique et critique* (doté de trois éditions originales et successives, s'étalant des XVII^e au XVIII^e siècles, en 1697, 1702 et, posthume, 1740) de Pierre Bayle.

C'est ainsi donc, au bout de cette procession argumentative comme au terme de cette suite logique, lesquelles se révèlent donc être tout sauf un insuffisant et trop simple postulat, que s'explique en définitive, et se voit justifié conceptuellement, ce célèbre mot, précisément, de Leibniz en ses *Essais de Théodicée* : « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes *possibles* ». Autrement dit, ce qui importe ici, pour Leibniz, qui, en tant que mathématicien plus encore que philosophe, se place là à un niveau purement logique, telle la stricte conséquence d'une absolue nécessité, et non éthique (moral), encore moins religieux, c'est la notion de « possible », car si c'est Dieu qui a effectivement créé le monde, comme le pense Leibniz, alors, en infère-t-il toujours, l'homme, dans son essentielle et indépassable finitude, rapportée ici à l'infini de Dieu, sa bonté tout autant que sa justice, ne peut pas faire, ni concevoir ni imaginer, par la force des choses, mieux !

Cette essence logique de la théodicée de Leibniz, à qui l'on doit bien évidemment aussi, suivant en cela un même schéma analytique, le vertigineux mais génial concept métaphysico-physique de « monade »⁷, un mathématicien tel que Paul du Bois-Reymond l'a particulièrement bien expliquée, au XIX^e siècle, dans un ouvrage intitulé *Pensées*

7 Gottfried Wilhelm Leibniz, *Monadologie* (précédé du *Discours de métaphysique*), Vrin, Paris, 1974 (édition « Monado 74 », sous la direction d'André Robinet).

leibniziennes dans la science moderne. Il y écrit, entre autres vérités, parlant bien sûr là du même Leibniz : « Comme chacun sait, la théorie du maxima et minima des fonctions mathématiques lui doit les plus grands progrès grâce à la découverte de la méthode des tangentes. Eh bien, il conçoit Dieu, dans la création du monde, comme un mathématicien qui résout un problème minimum, ou plutôt, dans notre langage moderne, un problème dans le calcul des variations, la question étant de déterminer, parmi un nombre infini de mondes possibles, celui pour lequel la somme de mal nécessaire est un minimum. » Dont acte ! C'est d'ailleurs là l'une des thématiques, majeures, que développera également plus tard, au xx^e siècle, Michel Serres, l'un des épistémologues et philosophes des sciences les plus crédibles de notre temps, dans l'un de ses premiers essais, paru initialement en 1968, *Le système de Leibniz et ses modèles mathématiques : étoiles, schémas, points.*

Mais c'est surtout là précisément, ce Dieu des philosophes et de la Raison bien plus que ce Dieu de la foi et de la Révélation, ce que le grand Voltaire, lumière des Lumières, dans son admirable *Candide* (1759), critique aussi acerbe qu'ironique de cette célèbre formule leibnizienne, mais aussi, dans son sillage, près de deux siècles plus tard, Aldous Huxley dans son pourtant formidable et très visionnaire *Meilleur des mondes* (1932), n'ont pas compris : ils ont tout deux indûment substitué à la stricte et simple logique leibnizienne, par manque d'esprit mathématique aussi bien que de sens mental, une valeur purement morale ou éthique, voire psychologique, sinon anthropologique et même cosmologique. A fortiori, théologique. Mais, à l'inverse, le monde de Leibniz,

bien que celui-ci fût croyant et théiste, est un monde essentiellement « déterministe », de cause à effet, presque « mécaniste », à l'image de ce monde géré, depuis tout temps, par ce « grand horloger de l'univers » dont se réclamait cependant, à l'origine, un déiste tel que Voltaire lui-même.

Bref, et en quelques mots seulement en une telle vision du monde (« *Weltanschauung* » pour reprendre ici, quoique déplacé en un autre contexte philosophique, l'ultérieur mot de Schelling puis de Hegel) : Dieu, un « opérateur logique », comme un « logiciel informatique » avant la lettre, sinon un précurseur d'« Internet », ainsi nanti d'un monde conçu, intellectuellement, comme un infini et pourtant parfait réseau de monades elles-mêmes non moins parfaites qualitativement et infinies quantitativement !

Ainsi, si la problématique de l'existence du mal semble dès lors résolue, sur un plan exclusivement logique, au sein de la théodicée leibnizienne, reste encore à aborder à présent, dans ces mêmes lignes, la question, face à ce grand architecte de l'univers gérant tout de sa seule volonté et autonome omnipotence, du « libre arbitre » de l'homme en tant que tel. En d'autres termes : comment concilier, toujours aussi logiquement, et à l'aune de la seule raison, « déterminisme divin » et « liberté humaine » ? Question, celle-ci, bien évidemment connexe, tout naturellement, à la première, que nous nous venons d'envisager, certes dans le contexte réduit de la présente préface, succinctement : celle du lien entre « bonté théologique » et « mal terrestre » ! C'est là ce à quoi s'emploiera encore Leibniz justement, *via* cette fois un débat critique avec Thomas Hobbes, auteur notamment du non moins célèbre

Léviathan (1651), dans la troisième partie de ces mêmes *Essais de Théodicée* : composante consacrée, comme l'indique distinctement l'intitulé de l'une de ces sections, aux *Réflexions sur l'ouvrage que M. Hobbes a publié en anglais de la liberté, de la nécessité et du hasard*.

C'est ici précisément que le commentaire final que fait Jacques Brunschwig, dans son introduction à ces *Essais de Théodicée*, se révèle le plus judicieux, synthétique et complet à la fois. Il y écrit : « C'est d'un calcul que relève l'*optimum*, comme le *maximum*. Il n'est que de concevoir le calculateur sur le modèle approprié : capable de percevoir tous les mondes possibles, de peser leurs différences de perfection, de vouloir le meilleur d'entre eux, qui doit *a priori* être unique et se confondre avec le monde existant, puisque autrement Dieu ne se serait point déterminé à en créer aucun, et que par suite nous ne serions pas là pour nous en entretenir. Comme un logicien travaille son système d'axiomes, Leibniz agence en Dieu les divers attributs, grandeur et bonté, puissance et sagesse, volonté antécédente et volonté conséquente, et leurs relations mutuelles, de manière à rendre le calcul divin à la fois indispensable (parce que le meilleur des mondes n'est pas le seul possible) et décisoire absolument (parce qu'il est le seul qui soit le meilleur). La méthode et les principes de Leibniz ont ainsi pour ambition de justifier Dieu en droit, et non pas seulement en fait : il n'y a pas lieu de démontrer que l'accusé n'a pas commis le crime dont on l'accuse, lorsqu'il est possible de prouver que la question ne se pose même pas de savoir s'il l'a commis.⁸ »

⁸ Jacques Brunschwig, *Introduction aux « Essais de Théodicée »* de G. W. Leibniz, *op. cit.*, p. 18.

Remarquable d'intelligence, de finesse analytique tout autant que de nuances conceptuelles !

Jacques Brunschwig, poursuivant sur sa lancée en ces mêmes pages, conclut, y mettant l'accent là, *via* l'analyse des notions de « bien » et de « mal », sur le concept de « perfection divine » tout autant que sur la nature de la « liberté humaine » : « Les arguments traditionnels (que le mal peut être la condition d'un plus grand bien, ou son occasion, ou son faire-valoir) méritent encore, dans cette perspective, d'être invoqués ; mais leur fonction et leur caractère changent du tout au tout. Ils n'ont plus à fonder la thèse de l'optimisme, qui se pose intégralement sans leur secours ; ils ne sont plus que des moyens, parmi bien d'autres, de la faire admettre en dépit des apparences contraires. À l'homme, s'il le veut et s'il le peut, de travailler son image du monde pour la rendre adéquate au concept du meilleur des mondes possibles ; à lui, s'il le veut et s'il le peut, de se libérer de l'anthropocentrisme, de cesser d'oublier les innombrables contrepoints que font, dans l'harmonie universelle, les morts aux vivants, les bienheureux aux damnés, les génies aux hommes, et même les bêtes brutes aux créatures raisonnables. Dans la *Théodicée*, un immense réseau de vérifications enserme de toutes parts cette vérité simple, que la bonté du monde ne se constate pas, mais se démontre, avant toute constatation, et au besoin contre toute constatation ; les vérifications sont utiles à la vérité, elles ne lui sont pas indispensables ; tant mieux si elles réussissent, tant pis si elles échouent. Doctrine plus dure qu'il n'y paraît, sous son écorce indulgente.⁹ »

⁹ *Ibid.*, p. 18-19.